

3 - XII - 1930

Les beaux dimanches à l'Augusteo

« Vite! vite! on va fermer les portes, entrez!... »

5 heures du soir, l'Augusteo. Les lumières s'atténuent d'un coup; mon voisin, un doux jeune homme rose, aux cheveux longs, à la cravatte en lacets de soulier, pose majestueusement son front sur sa main droite. Telle est, si vous ne le savez pas, la position de tout homme qui écoute intensément (et qui tient à le faire voir). Maintenant, (j'ironise peut-être un peu, mais là-bas, ce n'est pas du tout comique; l'accoutumance nous fait sembler attendrissant même le carabinier de service, au visage bourgeonnant, là près de la porte.

Le cymbalier (125 kgs) s'envole en des roulements furieux, et une jeune fille dans la même rangée de fauteuils que moi, se sentant regardée, arrange une mèche qui est pourtant bien à sa place, derrière son oreille droite (geste commun à toutes les jeunes filles sans exception lorsqu'elles se sentent regardées, ne l'avez-vous pas noté?) et voilà: c'est l'Augusteo, comme tous les dimanches.

Beethoven vient attrister des jeunes filles qui ne demandent qu'à s'attrister; Ravel, avec son Boléro charmant, vient se moquer du monde, mais si gentiment, si gentiment; Rossini fait piaffer les petits vieillards à qui cela rappelle leur jeunesse romantique, au temps des polkas sautillantes (l'heureux temps! l'heureux temps!) Lumière... Applaudissements discrets des mains gantées, hurlements sympathiques du bon « loggione »... poignées de mains modestes du chef d'orchestre au premier violon... Les beaux dimanches à l'Augusteo!

Et dans les corridors au cours des entr'actes: manœuvres subtiles de l'ami pour avoir l'occasion de saluer une belle dame et pouvoir ensuite vous dire avec un petit air détaché: « Tu vois, c'est la princesse d'A. »; sourires minces, sourires niais, sourires de dédain, tout cela se croise, s'intercepte et je rêve d'un metteur en scène, intelligent (Diogène avec sa lanterne je chercherait en vain) qui sût nous exprimer, même en deux kilomètres de pellicule, les milliers de sentiments divers que toutes ces moues charmantes expriment en deux minutes; ah! la Comédie humaine que personne n'a su faire encore!

Puis l'on regagne sa place, de nouveau les sons engourdissent l'esprit, endorment les peines, endorment les joies et, s'il y avait moins de lumière, on sent qu'on mettrait aussi son front dans la main droite, dans la position que prennent les cabotins sur la scène lorsqu'ils veulent faire croire qu'ils écoutent intensément, comme le doux jeune homme rose à la cravatte en lacets de soulier, à côté de moi.

Dimanche dernier le programme comprenait le « Thème et Variations » de Mlle Iditta Parpagliolo. Que c'était donc beau! Et puis lorsque Mlle Parpagliolo est venue saluer

« ... poi la bimba più piccina
vispa e franca s'avanzò
ci fè quattro riverenze
giroffino giroffè... »

comme la « bimba vispa e franca » de la fable, avec un tel naturel, une telle assurance, une telle joie de son succès que tout le public fut conquis.

« Mademoiselle! mademoiselle! deux mots pour mon journal, voulez-vous? »

— Tout ce que vous voulez. Vous avez trouvé cela bien?

Répondre à une question par une interrogation, il faut être femme ou vieux diplomate pour savoir le faire; moi je ne m'en aperçois pas et je pars dans une belle phrase:

— Si j'ai trouvé cela bien! mais c'est merveilleux que vous voulez dire! Ce chant si énergiquement soutenu, si spontané.

Vous savez: d'habitude, ces bons compositeurs, qui n'ont que de la technique, lancent les batteries, nous angoissent avec des gammes chromatiques, nous essoufflent en nous faisant attendre on ne sait quel chant splendide et profond et au bout de cette préparation, crac! ils s'arrêtent net comme un cheval qui ploie des jarrets devant l'obstacle; tandis que vous, vous partez avec une telle spontanéité dans la mélodie, dans le chant que... »

Il n'y a pas à dire, je parle bien, surtout quand je suis sincère, dommage que Mlle Parpagliolo ne m'écoute plus, car des amies s'emparent d'elle et ma belle harangue s'arrête net.

Que de choses, pourtant, j'aurais voulu vous demander, Mademoiselle Parpagliolo! Pourquoi vous qui êtes jeune, toute jeune, n'essayez-vous pas de rompre le fil avec la tradition! Ces contre-temps, ces contre-chants, ces dissonances surtout qui choquent d'abord et puis qui font frissonner; la leçon du jazz-band! Ah! si l'on transportait cela dans la grande musique, cela mènerait loin des sentiers battus. Il est vrai qu'on ne vous choisirait peut-être plus comme prix de Sainte-Cécile, mais cela changerait dans la musique de chez nous, si belle encore, mais qui pourrait encore devenir plus belle si elle était plus neuve. D'ailleurs les chefs de notre Conservatoire ne sont pas des pédants arriérés, loin de là; il suffit de voir les morceaux que notre cher Bernardino Molinari introduit, parfois, dans ces programmes de Concert.

Mais, tout cela, comment aller le lui demander au milieu de cet essaim de jolies jeunes filles! Allons! ce sera pour le prochain beau dimanche à l'Augusteo où nous pourrons entendre un autre beau morceau d'elle, très prochain nous le souhaitons,

ONELLO ONELLI